

les moyens d'action dont une minorité résolue de prisonniers politiques peut disposer pour obtenir pareille séparation. En fait, tous les mouvements revendicatifs organisés par des prisonniers bolcheviks-léninistes dans les camps soviétiques de 1932 à 1933 avaient invariablement pour but une telle séparation.

Une fois cette séparation établie et un certain relèvement du niveau de vie atteint — l'organe menchevik *Sotsialistitcheski Vestnik* (n° 2, 1954) indique que la ration quotidienne de pain s'établit actuellement à 800 gr., plus des soupes chaudes deux fois par jour — on a assisté à un vigoureux renouveau des anciens contacts politiques. D'anciens oppositionnels qui avaient été séparés les uns des autres depuis plus de dix ans se sont retrouvés. Des groupes de discussion ont été constitués. Des thèses ont été élaborées. Mais un véritable renouveau de la vie politique dans les camps s'est produit du fait de l'arrivée de membres de nouveaux groupes d'opposition, récemment arrêtés. Fin 1949 commencèrent d'arriver dans le camp de Vorkouta des membres d'un groupe oppositionnel d'étudiants communistes, surtout des Universités de Léninegrad, Moscou et Kiev. Ce groupe s'appelait « L'œuvre véritable de Lénine »; ses idées qui ne sont rapportées que par des personnes peu au courant du léninisme, semblent s'inspirer de « L'Etat et la Révolution » : la dictature du prolétariat doit être exécutée directement par des conseils élus d'ouvriers et de paysans, sous le contrôle constant des masses travailleuses. Il semble que ce groupe a été presque complètement anéanti par une vague d'arrestation en 1950; mais plus de 150 de ses membres, se retrouvant dans le camp de Vorkouta, y reprirent une activité militante. Nous avons reçu des informations selon lesquelles ils y ont pris contact et fusionné avec des survivants de l'organisation bolchevik-léniniste — fait d'autant plus émouvant que c'est effectivement du camp de Vorkouta qu'avait été signalée la dernière manifestation trotskyste connue (grève de la faim de 1938).

Dès 1951, l'idée d'une grève avait été soulevée par des militants communistes oppositionnels, qui avaient réussi à se trouver dans la direction de l'administration intérieure des camps. Ils collaborèrent dans ce but avec un groupe compact d'adhérents d'une secte religieuse du type des témoins de Jéhovah — secte appelée les « Vrais croyants », adversaires de l'Eglise, de la violence et de l'Etat, qui refusent d'exécuter des travaux pour l'Etat et avaient obtenu d'être chargés uniquement des travaux intérieurs des camps au profit de leurs co-détenus. Une vaste organisation de comités de grève fut constituée. La chute de Beria précipita le déclenchement de l'action. Dans la nuit du 19 au 20 juillet, 8.000 forçats, mineurs du puits n° 1 de Vorkouta, cessèrent le travail. Rapidement, tous les 50 puits furent fermés.

La direction locale du Guépéou perdit complètement la tête. Les gardiens n'osèrent pas utiliser leurs armes, mais commencèrent par négocier avec les grévistes. Une commission de la direction centrale de Moscou arriva pour prendre en main ces négociations. Les grévistes avaient mis en avant des revendications demandant en fait la libération de tous les prisonniers politiques, qui s'engageaient à rester comme salariés libres pendant 5 ans dans la région minière de Vorkouta. Le Guépéou refusa de donner satisfaction, mais fit des concessions mineures : le salaire en cas de réalisation de la « norme » serait doublé; les prisonniers politiques auraient le droit d'écrire deux lettres par mois et de recevoir une fois par an la visite des membres de leurs familles. Les grévistes n'acceptèrent pas ces conditions. Ils continuèrent la lutte. Alors la répression se déclina sur eux. Au début d'août, après deux semaines de grève, 120 dirigeants grévistes furent fusillés et un grand nombre de prisonniers dispersés dans d'autres camps.

L'auteur de l'article cité du *Sotsialistitcheski Vestnik*, qui a été lui-même prisonnier à Vorkouta de 1937 à 1946, exprime son étonnement sur le changement radical de conditions qui a permis une action revendicative d'une telle envergure et d'un tel éclat. De son temps, la faim, la démoralisation, le manque d'intérêt politique, la peur des mouchards, rendaient la moindre action politique dans les camps impossible. Les prisonniers avaient peine à trouver un bout de papier pour écrire des messages, sans parler de documents politiques. Aujourd'hui, le papier abonde dans le camp comme le pain. Depuis quelques années déjà, les prisonniers politiques ont pu se débarrasser des mouchards par des actions de représailles impitoyables. Ils ont pu s'assurer l'administration intérieure des camps en améliorant le rendement de travail, auquel les gardiens eux-mêmes sont intéressés. Une soif d'informations et d'idées a remplacé le noir désespoir de jadis. C'est seulement dans une telle atmosphère, complètement différente de celle des années d'avant-guerre, que des prisonniers peuvent trouver l'audace d'entreprendre une action aussi vaste qu'une grève de 100.000 mineurs.